est l'appellation ancienne de l'anthrax. À la p. 146, *ʿaḍrūfiyya* ne serait-il pas à lire *ġudrūfiyya* : « cartilagineux » ? de même, p. 145, « goutte sciatique » se lira *ʿirq al-nasā* et non *ʿaraq al-nisā'* qui donnerait « sueurs de femmes ».

Mais cela n'enlève rien, répétons-le, à la qualité du travail de J. Grand'henry qui a le grand mérite, après M. Dols et son *Ibn Ridwān's Treatise « On the prevention of Bodily Ills in Egypt »*, de lever le voile sur l'œuvre du grand ʿAlī b. Riḍwān et de montrer la voie que devraient suivre les historiens de la médecine arabe en matière d'édition de textes.

Floréal SANAGUSTIN
(Université de Lyon II)

Doris BEHRENS-ABOUSEIF, *Fatḥ Allāh and Abū Zakariyya : Physicians under the Mamluks.* Le Caire, I.F.A.O., 1987 (Supplément aux Annales islamologiques, cahier n° 10). 27 × 20 cm, 51 p., VIII pl.

Traditionnellement, les études portant sur la société mamelouke (1250-1517) se sont concentrées sur la classe militaire dominante ou le corps religieux. Les corporations de métiers — marchands, artisans, médecins —, qui n'apparaissent souvent qu'en filigrane dans les sources historiques médiévales, sont moins connues et nous ne disposons que de rares études sur ce domaine, et tout particulièrement en ce qui concerne les médecins.

C'est pourquoi D. Behrens-Abouseif a eu l'idée, pour mieux connaître le statut du médecin sous les Mamlūks, d'exploiter les actes de *waqf* qui sont devenus, ces dernières années, une source majeure d'information pour les historiens. Les deux actes étudiés concernent deux médecins de l'époque mamelouke : Fatḥ Allāh qui était médecin-chef et *kātib al-sirr* sous le Sultan Barqūq (1382-1399) et Abū Zakariyyā Yaḥyā ibn ʿAbd Allāh, chirurgien-chef et orthopédiste durant le règne du Sultan Qāytbāy (1468-1496).

Les informations contenues dans ces *waqfiyya*, jointes à des informations provenant d'autres sources — traités de *ḥisba* par exemple —, permettent de se faire une idée relativement juste de ce qu'était la corporation des médecins au Caire à cette époque, et de préciser la nature de leurs fonctions et de leur formation.

L'étude de D. Behrens-Abouseif comprend quatre parties :

1° Analyse du statut social du médecin sous les Mamlūks (p. 2-25);
2° Un résumé et un commentaire des deux *waqfiyya* (p. 27-38);
3° Texte arabe établi de larges extraits des *waqfiyya* (p. 39-52);
4° Une série de douze miniatures médicales (planches I-VIII) illustrant des techniques thérapeutiques.

D'après les recherches de l'auteur, il apparaît que la position hiérarchique des différents médecins était fonction de leur spécialité. Ainsi, d'une manière générale — parmi les quatre spécialités représentées à cette époque, à savoir : *ṭabīb ṭabā'iʿī*, médecin « généraliste », *ǧarā'iḥī*, chirurgien, *muǧabbir*, orthopédiste, et enfin *kaḥḥāl*, oculiste — les médecins « généralistes »

BCAI 6 (1989) D. Behrens-Abouseif: Fatḥ Allāh and Abū Zakariyya. Physicians under the Mamluks, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

jouissaient d'un plus grand prestige que les chirurgiens. En effet, la médecine était considérée comme un savoir plus théorique, donc plus prestigieux, que la chirurgie où la part de la pratique était prépondérante, d'où son appellation fréquente de *al-ʿamal bi-l-yad*. Par ailleurs, nombreux étaient les médecins ayant une solide formation intellectuelle et pas seulement dans leur spécialité, ce qui en faisait un groupe social proche des hommes de lettres, voire confondu avec lui; ils appartenaient aux *waẓā'if ṣināʿiyya* et étaient représentés par un *ra'īs*. D'après Qalqašandī, les chefs de la corporation médicale venaient, dans la hiérarchie protocolaire, en troisième position après la caste militaire et le corps administratif. Il y avait un *ra'īs al-aṭibbā'*, un *ra'īs al-kaḥḥālīn*, etc., qui étaient les médecins du sultan. Ils l'accompagnaient même lors de ses campagnes militaires, ce qui est intéressant pour l'histoire de la médecine militaire.

L'enseignement médical était essentiellement dispensé dans les *madrasa* et les *bīmāristān*, dont l'édification se poursuivit sous les Mamlūks. Mais D. Behrens-Abouseif rappelle, à juste titre, que l'enseignement dans la demeure des médecins n'est pas à négliger, si l'on prend en considération le fait que la profession médicale a été longuement héréditaire. Le contrôle des compétences du médecin relevait, d'une part, du *muḥtasib* et, d'autre part, du *ra'īs* qui était habilité à attribuer une licence d'exercice (*iǧāza*).

Les *waqfiyya* étudiées font également apparaître — et confirment — que rares étaient les médecins n'exerçant que la médecine. La plupart d'entre eux étaient aussi juristes, théologiens, voire poètes; cela est une constante de l'exercice de cette profession en Islam médiéval.

La période mamelouke fut marquée, sur le plan de l'exercice de la médecine notamment à la cour, par une certaine intolérance religieuse. Chacun connaît le rôle prépondérant que jouèrent les médecins juifs et chrétiens dans l'essor de la médecine arabe des siècles antérieurs. Sous les Mamlūks il n'en alla pas de même, puisque les médecins ḏimmīs les plus en vue durent se résoudre à la conversion. Ce fut le cas de Fatḥ Allāh ibn Muʿtaṣim.

Dans un même ordre d'idées, il ne semble pas, d'après les recherches menées par l'auteur, que le statut social des médecins sous les Mamlūks ait été à envier si on le compare à ce qu'il avait été sous les Ayyūbides. Assurément, le nom des Mamlūks n'est pas attaché à une quelconque promotion des sciences naturelles en Égypte ou en Syrie, et cela malgré la création de l'hôpital Qalāwūn. Cet état de fait frappa un « escholier » persan qui, au XV^{e} siècle, visita Le Caire et jugea que, dans son pays, les médecins étaient beaucoup mieux lotis. L'auteur tente d'expliquer les raisons de cette dépréciation des sciences médicales et avance, avec justesse nous semble-t-il, deux raisons possibles : le développement d'une forme de « médecine sacrée » du fait de l'influence croissante des *šayḫ*s soufis et de saints; mais aussi la diffusion, alors plus accentuée, de la médecine du Prophète, *al-ṭibb al-nabawī*, comme réaction à la médecine grecque.

À l'examen des biographies de Fatḥ Allāh ibn Muʿtaṣim et d'Abū Zakariyyā, il apparaît clairement que, si la médecine pouvait difficilement, à elle seule, assurer au praticien un revenu confortable, elle pouvait cependant lui faciliter une promotion sociale (en entrant au service d'un émir par exemple) lui ouvrant nécessairement la voie vers des opportunités extra-médicales fort lucratives.

L'étude de D. Behrens-Abouseif, quoique de dimension modeste, est riche d'informations et originale par sa matière. Les *waqfiyya* pourraient être d'un grand secours pour la connaissance

BCAI 6 (1989) D. Behrens-Abouseif: Fatḥ Allāh and Abū Zakariyya. Physicians under the Mamluks, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de l'état de la profession médicale, notamment pour l'époque ottomane où de tels documents abondent.

Floréal SANAGUSTIN
(Université de Lyon II)

Ahmad Y. AL-HASSAN et Donald R. HILL, *Islamic Technology. An Illustrated History.* Paris, Cambridge University Press and Unesco, 1986. XIV + 304 p., illustr., bibliog. index.

L'idée d'une étude générale, consacrée à la technologie et aux techniques médiévales du monde musulman, provient de l'Unesco qui l'a financée. Cette organisation mérite d'être félicitée non seulement pour avoir contribué à l'étude d'un sujet si important, mais aussi parce que, à la différence des autres organismes modernes, elle reconnaît le rôle de l'histoire dans la mémoire collective et la dignité des peuples des pays en voie de développement. En initiant ce projet, l'Unesco a reconnu dans l'étude de la technologie médiévale une étape primordiale dans l'investigation de la décadence technologique qui frappe actuellement les pays musulmans; cette étape est nécessaire pour remédier à la situation. La tâche à laquelle étaient confrontés les auteurs n'était point facile. Les multiples aspects du domaine de la technologie musulmane médiévale ne se prêtent pas à la rédaction d'une histoire générale; de nombreuses études de base, jusque-là inexistantes, s'avéraient être nécessaires pour tenter une vue d'ensemble. Les auteurs médiévaux eux-mêmes compliquaient davantage la tâche : ils ne croyaient pas que les techniques courantes fussent dignes d'être enregistrées, et le grand nombre de manuscrits arabes toujours non exploités, qui dorment dans les bibliothèques, risquent de révolutionner un domaine qu'on croyait bien connaître. Un seul facteur a joué en faveur d'une histoire générale des techniques : la continuité à travers l'âge, continuité qui permet une approche du monde antique et pré-moderne. Les auteurs, ingénieurs par formation et chercheurs par vocation, ont respecté leur mandat : maintenir le sujet de leur étude en contact avec le présent. Leur méthode a été, tout en gardant la conception des auteurs médiévaux qui voyaient la technologie comme une branche de la science, d'utiliser une terminologie professionnelle et de grouper les techniques par rapport aux secteurs économiques et industriels qui correspondaient à l'État moderne, afin de rendre le livre facilement accessible au public non initié.

Ainsi l'introduction résume les éléments qui constituaient le cadre dans lequel s'est produit l'épanouissement de la science et de la technologie musulmanes médiévales. Tandis qu'à l'arrivée des Arabes, la technologie méditerranéenne était concentrée dans trois domaines seulement, domaine militaire, agricole et textile, le nouvel empire musulman, muni d'une unité de langue, de religion et de droit, a encouragé la science et le développement de la technologie, créant ainsi un climat favorable à la diffusion des techniques existantes et à la création d'autres. Les auteurs soulignent avec raison, mais sans dire plus, la grande différence qui existait entre la transmission de la science qui se faisait textuellement, et sur laquelle nous sommes amplement renseignés, et celle de la technologie, qui se faisait par observation, dont on ignore les détails. Ce fait explique d'ailleurs pourquoi la recherche moderne s'est consacrée à la science médiévale et non à la technologie. Les neuf chapitres qui suivent décrivent et analysent à différents degrés

BCAI 6 (1989) D. Behrens-Abouseif: Fatḥ Allāh and Abū Zakariyya. Physicians under the Mamluks, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net